

cœur, dépêchés par Tonty, le rejoignirent à Cataracouy.

Aussitôt de la Salle prit des mesures pour surprendre les déserteurs à leur descente des pays d'en haut. Il s'embusqua sur le lac Ontario et, lorsque les déserteurs arrivèrent, il en tua deux et fit les autres prisonniers.

Il organisa à la hâte un parti pour secourir son digne lieutenant, mais il atteignit Crève-cœur trop tard. Tonty n'y était plus ; les Iroquois avaient disparu après avoir poursuivi et massacré un grand nombre d'Illinois. De la Salle chercha, parmi les morts laissés sans sépulture, redoutant d'y trouver le corps de son fidèle ami. Ses recherches furent infructueuses, et il s'achemina vers le fort des Miamis pour y passer l'hiver, reconstruisant auparavant le fort Crève-cœur.

Pendant ce temps, Tonty et ses compagnons, surmontant des difficultés et des misères extrêmes, gagnaient un village de Poutéouatamis, au nord des Illinois.

Au printemps, avons-nous dit, le chevalier italien se dirigeait sur Michilimakinac. De la Salle en faisait autant, et tous deux se revirent avec une joie facile à imaginer.

Ils se concertèrent ensemble sur les moyens à prendre pour le voyage prémédité sur le Mississipi, et décidèrent de rentrer au fort Frontenac y organiser immédiatement les choses nécessaires à cette expédition. Le R.P. Membre les accompagnait.

Etant arrivés dans le lac Frontenac (1), de la Salle prit les devants pour préparer une barque que l'Italien attendit au village de Teyagon, et de là s'embarqua pour les Illinois. A la rivière des Miamis où de la Salle devait venir les retrouver, la troupe de Tonty s'adjoignit encore quelques Français et sauvages.

Enfin, de la Salle parut au fort des Miamis le 3 novembre 1691, et aussitôt l'expédition s'ébranla. Traversant le sud du lac des Illinois, ils se rendirent à la rivière Chicagou, où il y a un portage qui mène à celle des Illinois.

L'expédition se composait de vingt-trois Français, dix-huit guerriers Mahingans et Abénakis, dix femmes sauvages et trois enfants complétaient l'effectif sous les ordres du Rouennais.

Les cours d'eau à cette époque étaient couverts d'un épais cristal. Les voyageurs fabriquèrent des traîneaux et tirèrent dessus leurs bagages jusqu'à trente lieues au-dessus du village des Illinois, où la navigation reprenait ses droits.

De la Salle poussait de l'avant rapidement. A la fin de janvier 1692, les Français atteignaient le Mississipi à cent quarante lieues de Chicagou.

A six lieues plus loin, sur la droite, en descendant, ils trouvèrent une grande rivière qui coule de l'ouest. (Missouri). La halte pour la nuit eut lieu à l'embouchure de ce cours d'eau, et le lendemain à dix-huit milles sur la gauche, l'on prenait pied à terre au village des Tamaros, alors abandonné par la tribu hivernant dans les bois.

De la Salle y fit sa marque afin d'indiquer son passage là, et continua jusqu'à la rivière Ouabache, qui est à quatre-vingts lieues de celle des Illinois. Elle vient de l'est et a plus de quinze cents milles de long. Les Iroquois se servent de cette voie pour porter la guerre chez les naturels du Sud.

Soixante lieues plus bas, de la Salle est forcé de relâcher à cause de la perte de Prudhomme, son armurier, qui s'égarait dans les bois bordant le Mississipi. Les services de cet homme lui sont indispensables et il ordonne aussitôt des battues pour le retrouver. Tonty, à la tête d'un parti, explore en tous sens la contrée adjacente, pendant une semaine. Des signaux de tous genres sont déployés mais Prudhomme demeure introuvable.

Tonty s'empare de deux sauvages Chicassas dont la bourgade est à trois journées de marche dans les terres riveraines du Mississipi. Ils ont, disent-ils, deux mille combattants, dont la plupart ont la tête plate, ce qui est une beauté parmi eux, les femmes ayant soin d'aplatir ainsi la tête à leurs enfants, au moyen d'un coussin qu'elles leur mettent sur le front et sanglent

(1) Ontario.

avec une bande ; et quand ils sont gras ils ont la face aussi grande qu'une assiette creuse.

De la Salle en remit un en liberté, lui donna des présents pour porter à sa nation, afin que s'ils détenaient l'armurier, ils le renvoyassent.

Autour du terrain occupé par les cabanes des gens de l'expédition, l'on éleva une enceinte de pieux, comme mesure de protection.

Le dixième jour de la disparition de Prudhomme, ils le virent émerger du bois, pâle, hagard, les vêtements en lambeaux, les mains déchirées. Il chancelait comme un homme ivre, et n'avancait que péniblement.

On s'élança à son secours et on l'amena devant de la Salle et Tonty.

Lui ayant administré un cordial, (le malheureux qui à l'approche de ses amis venait de perdre connaissance), reprit ses sens. Il était à bout de forces, épuisé ; cependant, il voulut parler. Il articula faiblement et à peine intelligiblement ces mots :

— Maître !... faites lever le camp !... tout de suite !... nous avons à nos trousses une bande de... démons Iroquois... conduits par deux bandits de la pire espèce... qui ne parlent rien moins, que de nous massacrer tous, avec des raffinements de cruauté !... Ils ont... prétendent-ils... une vengeance personnelle à assouvir... l'un, contre vous... l'autre... contre Monsieur de Tonty !...

Les deux gentilhommes à cette déclaration, se regardèrent stupéfaits. La même pensée traversa leur esprit : toujours les deux êtres auteurs de l'invasion des Iroquois au pays des Illinois ; celui de l'attaque du *Griffon* en chantier, et qui sait, peut-être le destructeur de ce navire ? Sans chercher pour le quart d'heure quels pouvaient être ces personnages—le temps était précieux,—de la Salle songea au plus pressé. La situation était sérieuse et comme il voulait à tout prix éviter tout engagement, il donna sur le champ l'ordre du départ !

Quelques heures après les Français s'éloignaient à force d'avirons dans leurs canots.

Le lendemain, Prudhomme fortifié et remis un peu de ses privations dans les bois, racontait à de la Salle et à Tonty ses terribles aventures.

CHAPITRE XII

LES AVENTURES DE PRUD'HOMME

—Monsieur de la Salle, dit l'armurier, en commençant son récit, le jour où je vous quittai pour m'enfoncer sous bois pour chasser un peu, vous vous le rappelez, il faisait beau. J'aspirais avec délices les odeurs printanières dont l'air ambiant était chargé ; je serrais nerveusement de mes mains le mousquet que je portais ; à tout moment j'avais des envies d'épauler mon arme et d'envoyer quelques balles à de beaux gros oiseaux, au plumage brillant, qui s'envolaient effarouchés à mon approche, mais je me réservais pour un gibier plus important. Soudain, je débouche dans une clairière et j'aperçois un troupeau de magnifiques dindons sauvages. Je m'avance avec précaution, mais comme je m'apprêtais à leur envoyer le contenu de mon mousquet... prrrout !... ils s'envolent et vont s'abattre sur les branches inférieures d'un arbre, à cent pas plus loin, au bout de la clairière.

—Retenant mon dépit, car j'espérais me venger, je me faufila sous la feuillée à la lisière du bois, et j'arrive en position, mais voilà que ces sagaces volatiles sentent le danger et s'enfuient dans un battement d'ailes qui me semble moqueur. J'observe la direction de leur vol, et je me glisse à travers les arbres pour aller les retrouver. J'eus beau tourner, marcher, aller à droite, à gauche, de-ci, de-là, je fis si bien que je m'égarai.

—Dans mon humeur maussade, mon dépit outré d'avoir manqué de circonspection, de m'être aventuré si loin sous bois sans faire attention, j'établis un parallèle entre les dindons et moi où ceux-ci avaient l'avantage.

—Le soleil baissait à la voûte azurée ; je cherchai à m'orienter afin de rentrer au camp, mais cette vé-

gétation luxuriante, ce fouillis de jeunes arbustes, de buissons, de hautes herbes, de troncs d'arbres gigantesques festonnés de lierre et de lianes de toutes sortes, créaient un état de lieux si troublant, que seul, un habitué de ces lieux, comme un pilote à travers une passe difficile, eût pu se reconnaître et en sortir.

—Je me mis à crier, puis je songeai que je pouvais au lieu de secours, m'attirer des ennemis à peau-rouge. Je déchargeai quelques coups de mousquet, mais personne ne vint en réponse à ces signaux de détresse.

—Enfin, par prudence, je grimpai dans un arbre pour être hors d'atteinte des quadrupèdes carnassiers qui habitent cette contrée. J'eus soin de m'attacher à la branche sur laquelle je reposais, car le cas échéant où le sommeil m'eût maîtrisé, j'aurais pu choir.

—Je passai la nuit en cette position.

—Le lendemain je descendis de mon gîte et j'errai à l'aventure, tout en essayant de me retrouver. De mon poste entre ciel et terre j'avais voulu examiner le pays, mais je ne pouvais monter assez haut pour cela ; à mesure que je m'élevais, les branches devenaient plus flexibles et ployaient sous mon poids. Je dus m'arrêter et descendre.

—En l'après-midi de ce jour, sur un arbre renversé qui me servit de pont, je traversai un endroit marécageux, et j'eus à déplorer le malheur irréparable, en ce passage, de perdre ma poire à balles qui se détacha et disparut dans la bourbe.

—Mon estomac commençait à crier famine ; pour l'apaiser, je mis en joue les oiseaux qui arrivèrent les premiers à portée de mon arme à feu, et je sacrifiai ainsi mes dernières balles. Qu'importe ! je mangeai ces bipèdes de la gent ailée, après les avoir rôtis sur un feu que j'allumai. Je portais constamment sur ma personne un gobelet d'étain ; je profitai du feu pour le fondre et j'en fis des balles.

—Ce soir-là, j'occupai un lit semblable à celui de la veille. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Au moment où je sentais accourir le sommeil, où mes paupières s'alourdissaient, des rugissements de fauves dans le bois me réveillèrent tout-à-fait, et je passai la nuit dans des trances continuelles, croyant d'une minute à l'autre avoir à subir un assaut des êtres dangereux dont la voix formidable m'avait troublé. Malgré ma fatigue, je saluai avec ivresse le retour de la pâle aurore, qui de ses doigts roses, ouvre à deux battants les portes de l'empyrée à Phébus. Les fauves en quête de rapine rentrent alors dans leur repaire comme s'ils avaient honte de paraître au grand jour.

—Cette nouvelle journée fut très dure pour moi. Je marchai beaucoup sans prendre une bouchée.

—Pour ajouter à mes infortunes, au soleil couchant, j'eus à me défendre de l'attaque d'un gros sanglier. J'aurais été mis en pièces infailliblement, si je n'eusse eu un arbre facile à escalader. Je me félicitais intérieurement d'avoir échappé aux défenses meurtrières du quadrupède, mais jugez de ma terreur et de mes angoisses quand je vis l'énorme bête s'asseoir sur son train d'arrière et me regarder de ses vilains yeux, en même temps qu'elle grognait sourdement. Je voulus allumer une mèche pour tirer du mousquet sur l'animal, mais je ne trouvai plus mon briquet. Dans ma précipitation à grimper sur l'arbre, je l'avais sans doute perdu. Comme je ne craignais pas l'ascension du porc sauvage, je crus préférable d'arranger mon gîte pour la nuit. Je liai et j'entrelaçai les branches autour de moi, et je m'improvisai un hamac plus confortable pour reposer, que ma position de la nuit précédente.

—Puis m'étant encore assuré contre l'éventualité d'une chute, en m'attachant ; fatigué comme je l'étais, je m'endormis bientôt.

—Le lendemain en m'éveillant, j'aperçus encore mon sanglier faisant le guet. J'étais pris.

—Ah ! si j'avais du feu, me disais-je, comme je lui ferais son compte, et vite !

—Et puis, je pensais :

—Est-ce qu'il ne se lassera pas d'attendre, l'animal ?

A suivre